

ENCORE la psychanalyse

Sept. 03

N° 5

Journal de l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse

ASREEP



Editorial

Sommaire

Editorial

Juan Pablo Lucchelli

Contributions au discours psychanalytique

Gabriela Van Der Hoeven

Réginald Blanchet

Ricardo Carabino

L'événement

Inma Guignard-Luz

Actualité du débat

interview d'Hugo Freda

Lectures critiques

German Garcia

Nelson Feldman

Juan Pablo Lucchelli

NLS

Nouvelle Ecole Lacanienne
New Lacanian School

1^{er} Congrès de la NLS

A quoi sert un
psychanalyste ?

8 et 9 mai 2004

Genève

www.asreep.org

Nous ouvrons ce cinquième numéro du journal *Encore la psychanalyse* avec un événement et un thème : d'une part, il s'agit de la fondation de la *New Lacanian School*, le 17 mai 2003 à Brugges. Cette Ecole regroupe quatre sociétés : la London Society, l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse (ASREEP), la Société Hellénique, le Giep (Israël) ainsi que d'autres groupes d'Europe et d'ailleurs. La fondation de cette Ecole a coïncidé avec son premier congrès sur le thème : « Psychanalyse pure - Psychanalyse appliquée : Indications et résultats ». Nous avons donc une nouvelle Ecole caractérisée par un ensemble de groupes qui ont en commun la référence analytique lacanienne, mais qui se distinguent pour un mode particulier de travail et une langue différente. Mais cet ensemble de groupes différents n'a rien d'un élargissement : il ne s'agit pas d'ajouter une nouvelle Ecole à celles déjà existantes dans le Champ Freudien qui constituent l'Association Mondiale de Psychanalyse. On a pu constater que la *New Lacanian School* est dès sa fondation une Ecole d'une nature très singulière avec un temps de travail et une histoire particulière à chaque groupe. Inma Guignard nous fait part dans ce numéro de ce qui a été la création de la *New Lacanian School* mais aussi de ce que l'on attend d'une telle Ecole, avec une question que l'on pourrait formuler ainsi : en quoi est-elle nouvelle cette Ecole ? A notre avis, la nouveauté se concentre dans ce qui a été le thème du congrès : la « psychanalyse appliquée ». La psychanalyse appliquée était pour Freud l'application de la psychanalyse à d'autres domaines comme l'art, la littérature, etc. De cette manière, on n'a pas affaire à la psychanalyse pure, celle qu'on pratique dans un cabinet, mais à l'existence de la théorie psychanalytique et du psychanalyste dans un cadre différent de l'habituel. Avec la psychanalyse appliquée, on sort du « cadre » proprement analytique. Lors de la fondation de son Ecole en 1964, Jacques Lacan a précisé que celle-ci devait être formée par trois « sections », dont une intitulée « Section de psychanalyse pure », soit « praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite » et l'autre appelée « Section de psychanalyse appliquée » à quoi il ajoute « ce qui veut dire de thérapeutique et de clinique médicale ». Il est intéressant de lire comment Lacan voit cette « Section de psychanalyse appliquée » : « Y seront admis des groupes médicaux, qu'ils soient ou non composés de sujets psychanalysés, pour peu qu'ils soient en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique ; par la critique de ses indications dans ses résultats ; - par la mise

à l'épreuve des termes catégoriques et des structures que j'y ai introduits comme soutenant le droit fil de la praxis freudienne, - ceci dans l'examen clinique, dans les définitions nosographiques, dans la position même des projets thérapeutiques »¹. On constate que pour Lacan il est fondamental d'aller au-delà de la praxis et la doctrine proprement dites afin de vérifier cette praxis en dehors du « cabinet ». Cela implique essentiellement qu'il y a aussi une doctrine et une théorie de la cure qui concerne surtout ses « variations » : dans un texte préalable intitulé « Variations de la cure type », Lacan précise que ce qui rend singulier à toute cure analytique est notamment ses « variations » par rapport à ce que serait une cure avec un « cadre type », un standard. Toute cure analytique digne de ce nom implique une certaine « sortie » du cadre type. Ainsi, la nouveauté est qu'il est impératif qu'il y ait une psychanalyse appliquée et que celle-ci n'est pas tellement l'application de la psychanalyse à l'art ou à l'histoire, mais à la thérapeutique elle-même.

Trois travaux issues du congrès de Brugges sont présentés dans ce numéro : Riccardo Carrabino, expose un cas clinique de psychanalyse appliquée qui rend compte de la rencontre d'une patiente avec un analyste. Il ne s'agit pas de donner une réponse « thérapeutique » à un symptôme mais de produire un savoir qui échappe au sujet et qui a un effet thérapeutique certain : il y a ce que l'on pourrait appeler un « effet thérapeutique du signifiant » qui ne se confond pas avec la référence à une norme thérapeutique (le seuil de santé qu'il faudrait atteindre pour être « normal »). Un autre exposé de Réginald Blanchet, qui pratique la psychanalyse à Athènes, nous montre quelle est la pratique d'un analyste lacanien avec un sujet psychotique : là encore, il ne s'agit pas de nier le titre de « psychanalyse » à une pratique parce qu'elle répond à la demande d'un sujet psychotique. Il s'agit bel et bien de la stabilisation d'une psychose sous transfert. Finalement, nous présentons un exposé de Gabriela Van Der Hoeven, de la London Society, où la toxicomanie apparaît comme un des symptômes par excellence de la globalisation.

Mais le pari de la psychanalyse appliquée va bien plus loin : Beatriz Premazzi a interviewé Hugo Freda, actuel directeur du nouveau « Centre Psychanalytique de Consultations et de Traitement » à Paris. Il s'agit d'un centre créé par l'Ecole de la Cause Freudienne de Paris,

avec des analystes de cette Ecole, où tout le monde peut rencontrer un analyste. Il s'agit d'entretiens gratuits, avec une durée limitée dans le temps (quatre mois, renouvelable une fois). Ce centre est en même temps qu'une réponse analytique qui va bien au-delà de la psychanalyse pure, un centre de formation pour de jeunes analystes (le Prof. Serge Cottet, de l'Université de Paris VIII coordonne ce programme de formation). Serge Cottet rappelait dans le numéro précédent de ce journal que la psychanalyse est toujours appliquée au particulier et que, de ce fait, elle n'a affaire qu'à des exceptions et il ajoutait : « C'est ainsi que le thérapeute impliqué dans son acte s'applique à faire exister, autant qu'il peut, l'inconscient ». Autant dire qu'à l'heure actuelle, la psychanalyse sera « appliquée » ou ne sera pas.

Juan Pablo Lucchelli

Note

¹ Lacan, J., Acte de Fondation (1964), Annuaire de l'Ecole de la Cause Freudienne.

Rédaction

Directeur

Juan Pablo Lucchelli

Rédactrice en chef

Inma Guignard-Luz

Rédacteur associé

Nelson Feldman

Edition

Olivier Salamin

Assesseur

François Ansermet



Contributions au discours psychanalytique

An Objection to Globalization*

Globalization in Britain

Although globalization is a universal phenomenon, it nevertheless manifests itself differently across the globe. As was said by Antonio Di Ciaccia (2003) « There is a dialectical movement between the norm and its localization. »

This paper is an attempt to explain the particular way in which the treatment applied to substance misuse patients in the U.K. reflects a singular inscription of the norm in the globalization era.

Background

To understand the dialectic between the norm and its localization (the land) I turned both to Protestantism and Utilitarianism because of the large impact they have in the Anglo-Saxon world. These two movements - that at first sight are in opposition - converge to shed light on government policies and treatments prescribed in modern Britain where the Multiple Theories of the Self with a Philosophy of harm reduction prevail.

Protestantism

The Protestant reform triggered by Martin Luther was the occasion for a major shake up of the self in its relation to God, in that authority and responsibility were shifted away from God towards the individual self. The protestant argued that the Bible alone is the Word of God and self interpretation was thought to be the believer's right, thus every believer was a priest.

Religious inspired movements have often produced dramatic social transformations. The separation of the Church of England from Rome under Henry the VIII brought England alongside the reformation. Thus the West was permanently divided into Catholic and Protestants.

On the same line of thought the British historian E. Hobsbawm (1962) says that « in Britain and in the U.S.A, due to Protestantism, the impact of the individualist society was strongest. Its insistence on individual communication between man and God, as well as its moral austerity, made it attractive to businesses. »

Similarly Protestantism did not obstruct scientific progress as much as the Catholic Church did. The ascetic sects of Protestantism were not a conservative force ; they accepted scientific progress where material requirements of everyday life were involved. This is a very practical approach, as illustrated by M. Weber when he says that it is Protestantism's specific contribution to have placed science in the service of technology and economics (Weber, trans. by Andreski, 1983, 137).

Likewise, Protestantism had a different approach to celibacy, which was not required provided that it did not lead one astray into wanton enjoyment. Equally we can say that jouissance was administered by the principle of deprivation. Thus, these people did not use their accumulated riches to follow a life of pleasure - instead they reinvested

them. This helped initiate Western economic development as originally prompted by a desire to serve God.

Utilitarianism

The optimism of XVIII century Utilitarianism, which believes in the harmony of interests and rational decision-making, appears as the heir of the XVII century Protestant ideal of the autonomous self. In this sense it is interesting to notice that Hobsbawm highlights Bentham's influence in the U.K, and later in the U.S.A, in moulding institutions.

Stripped of religious values and beliefs, the search for individual happiness as the only good, echoes the stress that Protestantism places upon the individual. Similarly, the value of reason is as important here as in the Protestant framework, but jouissance is administered within the realm of the pleasure principle.

A paradigmatic example of the administration of jouissance is the felicific calculus sketched by Bentham (1748/1832) to work out the overall tendency of an action. In it he formulates the principle of utility which approves of an action insofar as an action has an overall tendency to promote a greater amount of happiness.

In modern Anglo-Saxon societies the legacy of the ethic of both Protestantism and Utilitarianism accentuate the primacy of reason and of the individual self, thus forming the basis of a standardised rational approach. This approach is obvious when we refer to the prescribed treatments in Britain today. If happiness can be measured and standardised then treatment approaches can also be so.

The legacy of Protestantism and Utilitarianism in the Treatments and Polices of Today.

The legacy of these two ethics is noticeable in government policies and treatments prescribed by the National Institute of Clinical Excellence in the U.K.

In contrast to the treatment offered in most Catholic countries, the accent in the U.K when it comes to the problem of drug abuse, is harm reduction. There is regular prescribing of methadone, and promotion of safe sexual behaviour, including sex workers education. Thus, this is a very pragmatic and useful approach that once again puts science in the service of technology, but this time outside the framework offered by the religious ideal. For e.g. the letter writing and diary keeping once part of the Puritan practice of self-scrutiny - techniques for achieving self-knowledge - are now part and parcel of the practice of C.B.T.

The emphasis placed on evidence-based Practice is a clear example of the Utilitarianism metrical standardisation. Similarly, Bentham's axiom resonates very well today, with some principles postulated by one of the most popular therapies currently practiced in Britain, Positive Psychology. Nevertheless, the dark side of this ethic is manifest in the resistance of those pathologies - like

substance abuse - to submit to the discourse hegemonic whose sin is to be short sighted in its foreclosure of what lies beyond the Pleasure Principle.

In a recent article published in « the Psychologist » (2003) by Professor Veenhoven happiness is proposed as an outcome of life and as such it can be measured. Equally, the goals of positive psychology is defined by Seligman (2003) as the promotion of « a gratification that absorbs and engages us fully, that blocks self-consciousness, that blocks felt-emotions, that creates a flow, a state in which time stops and one feels completely at home. »

The principle upheld here is the identification with one side of the veil : « I do not think. » What is proposed is a hedonistic state that is, we can say, both close to the jouissance of the idiot and to the S-ego. This therapy, far from instigating a demand of knowledge, erases the question of the subject and its division. The problem is to replace heroin with methadone or one system of thought for another one. Consequently the idea is that jouissance can be administered within the realm of the pleasure principle. In the secular but utilitarian British society, it is no longer a question of regulating jouissance by the means of the ideal but of keeping it within the right range of a metrical calculation (Laurent, 2000).

These neo utilitarian discourses defined by ego psychology and positive psychology promote reason, statistics and a self free of constraint to deal with discomfort. However, it is in the field of addiction where the mentioned therapeutics reveal themselves as rather bungling. The clinic of addiction shows that gratification that absorbs us fully and that blocks self-consciousness, and felt-emotions, does not lead to a state in which one feels « completely at home » as argued by Positive Psychology, but it rather drives the subject to a devastating jouissance. One of my clients put it like this, « I used amphetamines because I wanted to be happy but I worried because I knew the effect would wear off and leave me needing more ». For him happiness was not homogeneous with the pleasure principle.

The drug addict is, then, for the theories of happiness what the hysteric was for science. I would like to briefly mention another patient that illustrates how we can work within the Lacanian orientation. For my patient, in particular, « at home » did not seem to be very pleasurable. In the second session he made a slip of the tongue : he said : « I do not want to wake up in prison instead of staying at my parents » (home). He subsequently was able through association - I will not develop it here - to recall other experiences where what is always present, is his inability to keep what he prizes the most. Later on, when discussing the break up of his relationship with a mixture of embarrassment and pleasure, he told me that his ex-girlfriend used to beat him up. To me, it became apparent that in this scene, what

was at stake was his fantasy and its enjoyment. I just punctuated his discourse and intervened sometime in his reality, for instance facilitating referral for inpatient detoxification. My function was to open up a space for him to put his fantasy at stake; not offer him advice, but listen and punctuate his words with the knowledge that Jouissance is something to be elucidated and not re-educated.

Firstly, the slip of the tongue brings to the surface the subject's position/identification between home and prison.

Secondly, to be beaten by a woman put at stake his being as an object for the Other, a feminine Other. It is possible to say that this man's relationships have a masochistic tint as it was expressed both with his ex-girlfriend and in his slip of the tongue where his demand for punishment becomes apparent. Thus, we have identified two co-ordinates that could orientate our work with this subject, namely his sense of guilt and his search for punishment.

This short example points out an opportunity for the Lacanian analyst to operate where the standardised treatments mismanage.

We could say that the drug addict is a symptom that returns to the hegemonic discourse as an enigma, making it virtually impossible to forget about the subject and its division. To conclude, I believe that the drug addict brings for us the opportunity to mediate and to dialogue with other discourses that provide daily the evidence that the standard technique is not quite up to the expected result.

Gabriela Van Der Hoeven

Note

* La traduction en français de l'article est disponible sur le site Internet : www.asreep.org

Références

Ciaccia, A (2003). L'éthique à l'ère de la globalisation.

Hobsbawm, E. (1962). The Age of Revolution. Mentor. New York.

Laurent, E (2000) Psicoanálisis y Salud Mental. Tres Haches. Buenos Aires

Mills, JS and Bentham J (1987). Utilitarianism and Other essays. Ed. By A. Ryan. London. Penguin classics

Weber M (1983). On Capitalism, Bureaucracy and Religion A Selection of Texts. In S. Andreski (Ed.). Trans. Andeski Allen & Unwin. London.

Louise ou de l'inconscient thérapeutique

Comment choisir son sexe sans l'aide de la fonction phallique ? Tel est le problème qui se pose à Louise. Elle a choisi de le traiter par la psychanalyse. Comme de juste, il résume « ce qui ne va pas » pour elle, soit, selon la définition de Lacan, son symptôme. Âgée de 29 ans Louise achève ses études d'art dentaire. Elle a commencé sa psychanalyse voici trois ans. D'entrée, il s'est agi, pour elle, d'un choix décidé. Elle s'y tient sans faiblir.

Le monde de Louise est un monde essentiellement féminin. L'homme n'y a pas, à proprement parler, d'existence : il est insignifiant. Or, d'emblée, Louise en décide ainsi : c'est à un psychanalyste homme qu'elle s'adressera. C'est déjà là, ramassé dans l'adresse du transfert, l'enjeu subjectif de la cure : faire exister le côté « homme » de la sexualité. Pouvoir parler à un homme, chose inconcevable pour Louise, c'est porter la différence des sexes au niveau symbolique. L'enjeu est tout sauf banal,

si l'on sait que le sujet s'est constitué comme « asexué ». Sa jouissance le situe, en effet, comme objet de la-Mère. Cette jouissance est son tourment. La cure en porte le témoignage constant.

Aux côtés de sa mère, en effet, son père n'avait, pour Louise, d'autre instance que celle d'un beau corps. « Fort comme un lion. D'ailleurs, ajoute-t-elle, les animaux le respectent ». En toute rigueur

donc : le roi des animaux. Ce père, en effet, ne parle pas. En rêve, elle se verra dotée du « dos du père ». Ce dos lui répugne atrocement. Elle cherche à s'en débarrasser. Tout au plus l'endossera-t-elle sous la forme d'un phénomène psycho-somatique qui imagera à même le corps le Nom-du-Père forclou de l'inconscient. Corrélativement, sa mère est la puissance absolue : celle qui peut tout. Rien ne l'entame. Louise s'est toujours regardée comme l'image



même de la satisfaction maternelle. C'est de là qu'elle tient son être.

Très brillante à l'école, et bote-en-train, Louise commença d'aller mal à la perspective d'entrer à l'université. Il fallait quitter le giron maternel et assumer une certaine autonomie. Elle sombra progressivement dans la mélancolie. Elle ne supportera la séparation que moyennant la relation d'elle qu'elle entretiendra avec une amie d'enfance retrouvée dans la ville de ses études. Louise lui déclara son amour que l'amie, surprise du malentendu, déclina. L'amie prit congé. Privée de son alter ego, Louise tomba pour de bon en dépression. Elle ne put faire autrement que d'abandonner ses études et recourir pour plus d'un an aux soins d'une psychiatre. Loin du seul chagrin d'amour Louise faisait là, sans nul doute, l'expérience d'un certain laisser-tomber. Elle témoigne, en effet, qu'elle n'a jamais eu vraiment d'inclination pour les femmes, non plus, d'ailleurs, que pour les hommes. En l'occurrence, elle avait simplement déduit du fait qu'elle était bien dans ce tête à tête avec cette copine qu'elle devait être «le-garçon», car «le garçon est celui qui est bien avec les filles». Au fond, admet-elle, elle s'était toujours éprouvée comme «asexuée». Elle n'a jamais eu le sentiment de sa féminité, sauf à se regarder dans le miroir. Et c'est lorsque l'alter ego féminin lui ôte son regard, que Louise sombre dans « l'anéantissement ». C'est ainsi qu'elle

qualifie « l'humiliation » au-delà de toute mesure où elle rejoint la condition de déchet. L'angoisse qui la terrasse alors lui a donné l'idée qu'une telle expérience ne relevait pas de la norme commune. La scène suivante en est paradigmatique. La copine du moment avec qui elle est en tête à tête constant, se livre, en sa présence, à des embrassades avec un homme. Louise est aussitôt prise d'un sentiment de morcellement. Une envie de mourir intense s'empare d'elle.

De la même façon, enfant, la présence du tiers paternel l'agressait violemment. Elle en était venue à le haïr. Il convoquait, sans doute, dans cette position tierce, la signification phallique. Rejetée de l'inconscient, celle-ci plane comme une menace sur le sujet. Ses rêves, nombreux, sont, à cet égard, sans équivoque. Ainsi, une léoparde se promène « sans retenue » dans sa chambre. Louise en est terrorisée. L'animal se transforme en scorpion. Fermant la porte sur lui, Louise lui coupe la queue. Elle contient le liquide vénéneux. La léoparde est une figure de la mère, souvent présente dans ses rêves sous les espèces de l'animal : un gros ours qui l'agresse, ou le requin qui la pourchasse de façon élective. De fait, la mère avait instauré l'état de nature à la maison : tout le monde circulait nu. Mais la mère prend aussi bien la figure de la chose inanimée, puissance de pétrification : la

montagne de glace. Afin de faire barrage à la jouissance mortifère de l'iceberg maternel, le sujet s'emploie à évoquer un certain signifié phallique. Ainsi ce rêve récent qui dit l'insubjectivable que sont les hommes : la Petite Ours tombe du ciel dans sa cour. C'est un char qui transporte des hommes. Autant dire que les hommes sont des extra-terrestres. Mais la constellation céleste est celle aussi de l'étoile polaire : elle indique le Nord : les hommes. Corrélativement, Louise tente de trouver l'Autre maternel qui fait sa capture spéculaire. Le premier acquis de la cure lui aura permis de dire non, de se distinguer par un vouloir propre. Le signifiant du droit l'y aide. Etre un sujet de droit, et non pas seulement un objet qui s'offre à la satisfaction. Elle est parvenue à rompre avec sa copine sans pour autant s'effondrer. Elle se paye, sans l'autorisation maternelle, une formation de chanteuse de jazz. C'est, en effet, uniquement sur scène qu'elle se sent femme. Elle y prend plaisir. La visée d'une identité sexuelle féminine qui noue l'image (la femme sur scène) et le symbolique (l'artiste), pourrait constituer une issue possible à la satisfaction pulsionnelle mais de façon plus médiatisée par de possibles objets condensateurs de jouissance (le regard, la voix). C'est à inventer un mode de sexualité inédite, qui lui permettra de traiter une jouissance qui ne s'inscrit pas dans la fonction phallique, que le sujet s'emploie. La cure analytique s'indique, par conséquent, tout à fait. Son efficace, est justement

de traiter la jouissance : en produisant du sujet. En cela, le travail de l'inconscient, travail de chiffage de la jouissance, est, déjà à lui seul, thérapeutique. A vrai dire, dans ce cas de psychose ordinaire, la cure analytique serait, en toute rigueur, la seule indiquée.

Réginald Blanchet

MENTAL

Revue de santé mentale et psychanalyse appliquée

Vous pouvez soumettre les articles que vous souhaitez publier à la revue «Mental» :

Marie-Hélène Doguet-Dziomba
25 rue Lestorey de Boulogne
F - 76620 Le Havre
Fax: 0033 (2) 35 46 32 96
e-mail: mental@wanadoo.fr

Psychanalyse non psychanalyse

Je vais présenter quelques fragments de la cure de Michelle, une fille de 16 ans, que j'ai rencontrée pendant 4 mois en privé.

Je voudrais mettre en avant deux aspects de cette cure : d'une part, je montrerai que, dans ce cas, il n'y a pas eu psychanalyse à proprement parler, si on l'entend par celle-ci le parcours qui va d'une demande se rapportant à un insupportable pour le sujet, à la confrontation à un inguérissable qui le marque en tant que sujet ; d'autre part, je montrerai qu'il y a néanmoins eu présence de l'analyste, et donc acte analytique, avec production d'un effet qui, lui, peut être considéré comme proprement analytique. Cette présentation sera ma petite contribution au débat actuel sur la « psychanalyse appliquée à la thérapeutique ». Je considère que l'adjectif « appliquée » définit les modalités et les fins de l'acte analytique, qui sont différentes lorsque notre praxis ne relève pas de la psychanalyse pure, mais qu'elle est appliquée à la thérapeutique, et ceci aussi bien dans la pratique institutionnelle qu'en privé

Quelques données biographiques

Michelle habite dans une petite ville très éloignée de Palerme où se situe mon cabinet. Les liaisons entre sa ville et la mienne sont rares et peu rapides. Ce qui rend la cure plus onéreuse et implique que ses parents ou quelqu'un de sa famille l'accompagnent en voiture jusque chez moi. Ses parents sont affectueux et attentifs à son égard, ils essaient de la rendre heureuse en tout et sur tout. Parfois cependant, ils discutent avec elle de ses choix. Elle a un bon rapport avec son frère, même si chacun d'eux cultive ses amitiés de son côté. Elle a un petit copain; leur entente est très bonne et ils s'aiment beaucoup. Elle est élève en deuxième année de lycée, filière littéraire, et ses résultats sont bons.

Sa plainte

Michelle se plaint de ne jamais être sûre de ce

qu'elle veut ou, plus exactement, elle est presque toujours tourmentée par la pensée de ne pas savoir si ce qu'elle fait est vraiment ce qu'elle veut. Elle interroge alors ses parents à la recherche d'une réponse ou d'une confirmation. Elle arrive tout de même à s'engager et à mener à terme les tâches qu'elle entreprend.

Deux questions

Dans sa chambre, Michelle a placé son bureau face à un mur où est accroché un grand miroir. De ce fait, dès qu'elle quitte ses bouquins et lève les yeux, elle voit sa propre image dans le miroir. Cette habitude lui paraît étrange, mais elle ne peut s'en passer; elle lui est nécessaire, dit-elle, parce qu'elle lui procure une certaine sérénité. Les membres de sa famille se moquent un peu de cette étrange disposition de son bureau face au miroir.

Michelle évoque un autre fait qu'il lui semble curieux : ses parents portent le « même prénom », ils s'appellent respectivement François et Françoise (en italien Francesco et Francesca). Lorsque je lui fais remarquer que ces prénoms ne sont pas identiques, elle précise que, si ce n'est leurs désinences, ces prénoms sont bien identiques. Et elle ajoute : « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils se sont choisis avec le même prénom ». Elle se rend compte que cette question est la sienne et que ses parents, eux, ne se posent pas cette question.

Un petit gain de savoir

Quelque temps plus tard, Michelle commence la séance, animée d'un évident sentiment de satisfaction, mais en même temps de surprise. Elle dit avoir réfléchi à certaines de ses pensées et s'être aperçue que ces pensées, que nous avons tous sans doute et dont nous ne connaissons pas l'origine, que ces pensées donc ont une certaine influence sur notre vie quotidienne et qu'elles ne sont pas sans rapport

avec l'anxiété que parfois on éprouve.

Je lui demande alors de quelle pensée il s'agit la concernant. Sa réponse est immédiate : il s'agit de la question du prénom de ses parents.

Et elle ajoute qu'elle a de plus l'intuition — sans trop savoir pourquoi — que l'origine inconnue de certaines de ses pensées a sûrement une importance, que ce soit par rapport à son incapacité de savoir avec certitude si ce qu'elle fait est en effet ce qu'elle veut, ou que ce soit surtout par rapport à la nécessité, tout à fait étrange, qu'elle a de se regarder dans le miroir pendant qu'elle étudie.

La séance suivante, que j'avais choisi de fixer 15 jours plus tard, elle dit qu'elle a été beaucoup moins anxieuse et plus tranquille dans son rapport avec ses parents, qu'elle a eu occasion de se moquer de ses propres pensées. Elle va d'ailleurs changer bientôt la disposition de son bureau dans sa chambre. Par ailleurs, elle s'est aperçue qu'elle a pu faire des petits choix avec plus de satisfaction et moins d'anxiété.

Elle souhaite conclure le traitement, par ailleurs onéreux, sur ce point, considérant qu'elle se sent mieux et qu'elle a compris quelque chose d'important pour sa vie.

Je ne me suis pas opposé à cette proposition, l'ai invitée à venir une dernière fois et lui ai signalé qu'elle pourrait, par la suite, m'appeler si elle en ressentait la nécessité.

Lecture

Ces brèves lignes, écrites pour présenter ce fragment de l'histoire de Michelle, me semblent suffisantes pour mettre en évidence comment la cure a abouti, dans ce cas, à la découverte de la subversion du sujet dans la dialectique de la demande et du désir, c'est-à-dire à la découverte de l'inconscient, de ce lieu autre où le sujet se situe et où on peut le repérer. Je résumerais l'effet de cette découverte par une proposition que je formulerai de la manière suivante : « l'inconscient fait sinthome » (avec th). Cette proposition indique

que l'inconscient est à reconnaître comme la source de l'autre satisfaction. Cette autre satisfaction, c'est selon le Séminaire XX : « ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient - et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas » [p. 49]. « L'inconscient, dit Lacan un peu après [p 95], utilisant une formule qu'il qualifie lui-même de difficile « l'inconscient c'est que l'être, en parlant, jouisse et ne veuille rien en savoir de plus ».

En termes structuraux, topologiques donc, on peut encore dire qu'à la place du rapport du sujet à l'Autre selon le type des deux tores enlacés - où le désir du sujet se révèle être désir de la demande de l'Autre - s'est substituée, ici, la fonction de S1. telle qu'elle se présente dans le cercle de rebroussement dans la bouteille de Klein, qui met en continuité intérieur et extérieur, c'est-à-dire les espaces vides qui dans le tore sont respectivement le lieu du sujet et celui de l'objet.¹

Ou bien encore, en termes de changement de discours, on peut dire qu'il y a eu passage du discours de l'hystérique au discours de l'analyste, où le nouveau savoir en place de vérité a causé la production de S1 en tant que signifiant d'une nouvelle identification.

Enfin, en termes de direction de la cure, je dirai que trois moments logiques semblent caractériser ce type de cure : l'accueil d'une demande d'aide ; l'absence d'un traitement psychanalytique ; et - dernier point essentiel - la présence de l'analyste.

Riccardo Carrabino

Notes

1. Cette proposition d'une lecture topologique du cas est ici seulement amorcée ; une présentation plus accessible pour tout un chacun exigerait, évidemment, tout autre ampleur de cet exposé.



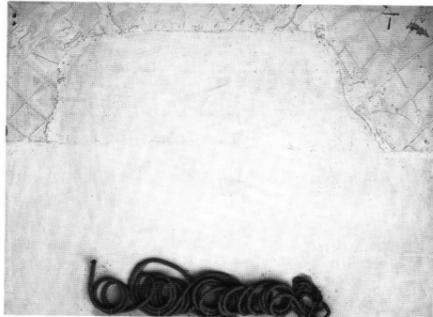
L'événement

Nouvelle Ecole Lacanienne - New Lacanian School (NLS)

Le 17 et 18 mai 2003 a eu lieu à Bruges le Congrès de fondation de la NLS. Moment de création effective d'une nouvelle Ecole de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Il aura fallu pour cela que la décision de sa création par Jacques Alain Miller en juillet 2002, avant de quitter la présidence de l'AMP, ait suscité l'intérêt de bien d'autres.

La NLS avec ses quatre sociétés affiliées : la London Society, l'ASREEP (Suisse), la Société Hellénique, le Giep (Israël) ainsi que ses groupes affiliés, en Belgique, Pays bas,

Antoni Tàpies, Blanc à la corde, 1971



Danemark, Pologne, Portugal, Arménie et Australie, incarne dans l'EEP dont elle fait partie, avec la SLP(Italie), l'ELP (Espagne) et l'ECF (France), la présence de l'AMP en Europe

La NLS, avec deux langues véhiculaires : le français et l'anglais, mais parcourue par bien d'autres qui témoignent des origines diverses, de l'exode et terre d'accueil de ses membres vient nous rappeler et ce rappel a toute son importance pour nous Suisses, que ce qui peut faire survivre la psychanalyse dans notre monde d'aujourd'hui ne sera peut-être pas essentiellement la solidité associative des communautés locales, mais le caractère international que prennent aujourd'hui les questions qui se posent aux analystes d'ici et de là-bas, ici et là-bas dans leurs communautés respectives. L'ASREEP aura donc à relever le défi en Suisse d'un nouveau type de participation au travail continu d'élaboration auquel elle se devra de participer. Cette Nouvelle Ecole de par la composante hétéroclite des pays occidentaux qui la composent, témoigne que l'orientation lacanienne de la psychanalyse constitue une réponse dans

la psychanalyse aux questions que se posent les cliniciens de ces pays où la psychanalyse n'avait jusque là pas cours. En cela de par ses origines fondateurs elle a déjà un air nouveau.

Si cet acte de fondation allait de pair avec un débat crucial qui anime aujourd'hui notre communauté analytique : « Psychanalyse pure - Psychanalyse appliquée : Indications et résultats », le débat apparaît incontournable à l'heure où ont déjà commencé à émerger en Europe des projets des gouvernements ayant pour visée d'homogénéiser la réglementation du champ de la Santé mentale.

Mais qu'est-ce que l'orientation lacanienne de la psychanalyse entend par Ecole et par où peut donc passer autant sa formation que sa nouveauté ?

Une Ecole est pour les psychanalystes d'orientation lacanienne le lieu d'un travail des analystes pour la psychanalyse ; travail organisé par l'autre visage que prend le transfert des analystes à l'issue de leur propre analyse. Transfert de travail qui comme le rappelait G. Brodsky (actuelle déléguée de l'AMP et présidente de la NLS) rend compte d'un lien à l'Ecole non seulement épistémologique mais essentiellement libidinal.¹

Si les questions qui nous occupent ne sont pas celles du champ général de l'anthropologie qui comme cela a souvent été rappelé « s'occupe essentiellement de dénombrement et classification des comportements », le lien que peut créer une Ecole de psychanalyse est aussi d'un bien autre ordre que celui qui organise l'enseignement universitaire qui lui se construit sur la base de la dénégation du refoulement auquel se substitue l'ordonnement du but de la vie et du bien de l'individu à une loi naturelle psychophysiologique.

A l'opposé d'un temple du savoir professoral, d'un lieu constitué en vrai mausolée de la théorie qui donnerait des lettres de noblesse à ceux qui s'y abritent ou s'y réfèrent, se substitue celui d'un enseignement psychanalytique comme

modalité qui met plutôt au centre la clinique comme pôle organisateur du savoir qui à cours. Un enseignement constamment traversé par la recherche qui se constitue comme seule réponse opérante aux malentendus incontrournables de la parole, aux difficultés et embrouilles de la parole avec le corps de celui que nous appelons l'analysant dans nos cures, voire le patient dans les institutions. Nous entendons par-là qu'il n'est pas de contribution possible à l'enseignement dans le Champ de la Santé mentale si une Ecole ne rend pas opérants dans ses élaborations ce qui fait défaut dans les discours qui organisent le champ psychiatrique aujourd'hui. Ce qui ne veut en tout cas pas dire mettre l'Institution en défaut, jouer le Maître hors champ qui fort de son savoir le temps éclair d'une visite éclaire les autres.

C'est toujours par la clinique que nous avons rappel de l'inadéquation de la pensée avec son objet, de l'inassimilable réduction du registre symbolique à l'imaginaire et au réel ; de la pulsionnalité au moi ; et ce n'est que par cette voie que nous pourrions soutenir notre contribution aux élaborations théoriques avec des effets de formation continus.

Formation continue et permanente qui ne peut avoir lieu qu'à l'épreuve de l'expérience et des questions qui se posent dans ce temps de la contemporanéité qui est le nôtre, où le délire d'homogénéité identitaire, d'égalitarisme et de nivellement ont gagné le champ de la Santé Mentale qui reste sourd aux solutions délirantes particulières de chaque patient.

La Nouvelle Ecole Lacanienne se devra de s'y inscrire n'ayant pas le droit à la frilosité ; de son discours elle ne devra pas seulement s'en donner les airs, mais faire opérer la différence entre le langage discorant et discours. « Un langage c'est pas forcé qu'on le parle. Le langage c'est un ensemble de lexique et de grammaire, c'est mort. Il y a discours quand un parlêtre (être parlant) anime le langage ou en est animé, quand un parlêtre y réside ; éventuellement en est infiltré, habité. »²

Mais si nos origines freudiennes nous imposent de ne pas oublier que la psychanalyse pour Freud était un traitement des maladies mentales et non une nouvelle discipline de l'esprit, il ne faudrait pas non plus oublier que ceci n'implique pas qu'il n'y ait pas d'agent organisateur. De fait, si le vocabulaire CIM 10 fait partie intégrante de notre culture au point même de sa vulgarisation, une des nouveautés dont les Ecoles de psychanalyse devront faire preuve se jouera non pas dans une position de démarcation de ces signifiants, mais essentiellement dans l'usage qu'elles en feront. Ce qui ne pourra se traduire pour la psychanalyse nous semble-t-il, que par une conception inventive et toujours particulière à chaque patient de l'issue de toute « crise », soit-elle d'ordre anorexique, maniaque, dépressive, adolescente, psychotique ; qu'elle implique « le toxicomane » ou les « pathologies borderlines ».

Si le seul critère de validité d'un enseignement se détermine sur-le-champ de l'opérativité de son discours ainsi que dans sa transmissivité, la NLS comme d'autres Ecoles de l'AMP avant elle l'ont déjà fait, aura elle aussi à faire ses preuves et notre journal « Encore la Psychanalyse » s'engage à en témoigner.

L'enseignement de Lacan aussi complexe soit-il a ceci d'intéressant pour les défis à relever pour la psychanalyse dans notre monde contemporain, qu'il est organisé y compris dans ses contradictions par le souci de trouver des réponses opérantes aux questions qui émergent de la pratique clinique et c'est sûrement ceci, il me semble, que veut dire orientation lacanienne.

Inma Guignard-Luz

Notes

1. Entretien avec Graciela Brodsky : « La lettre mensuelle » 218, mai 2003

2. Enseignement de Jacques-Alain Miller. : Cours du 4 déc. 2002.

Actualité du débat

Conversation avec Francisco-Hugo Freda

Directeur du Centre Psychanalytique de Consultations et de Traitements à Paris

L'Ecole de la Cause Freudienne (ECF), une des cinq écoles de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP), a ouvert un Centre Psychanalytique de Consultations et de Traitements (CPCT) à Paris. Le Centre a pour but de contribuer à la formation de psychanalystes et à la recherche.

Le mot « formation » est controversé dans le domaine de la psychanalyse. Pour

l'orientation lacanienne, et en l'expliquant brièvement, la formation de l'analyste est sans fin, sans fin dans la mesure où il ne s'agit pas de mesurer une compétence (une fois atteint le point de finitude de l'analyse) mais de rendre compte après-coup (contrôle, exposés des cas cliniques, enseignement) si l'acte analytique a eu des effets sur le réel en jeu dans

l'expérience de la cure. Réel qui fait écho dans l'individu au malaise contemporain.

Francisco-Hugo Freda, vous êtes psychanalyste membre de l'Ecole de la cause freudienne, et vous avez été mandaté par le Conseil de l'Ecole pour créer ce centre psychanalytique. Pourquoi un lieu de consultation

psychanalytique ouvert à tout le monde?

F-HF (Francisco-Hugo Freda): L'ouverture du Centre est une démarche de l'Ecole, de l'Ecole de la Cause Freudienne, démarche qui concerne la question de la psychanalyse appliquée et la place de la psychanalyse dans la cité.

Par rapport à la psychanalyse appliquée,



les sections cliniques s'étaient plutôt occupés d'elle, et elles ont donné lieu à des avancées et des travaux importants. Le CPCT est un pas franchi vers la section de psychanalyse appliquée de l'ECF.

Il est la suite d'une orientation mise en place par Jacques-Alain Miller vers la psychanalyse appliquée. Il y a eu d'abord Nantes, puis Paris et les Journées de l'Ecole.

Pour les lecteurs de notre Journal, la psychanalyse appliquée concerne la création de l'Ecole par Jacques Lacan. Dans son « Acte de fondation », Jacques Lacan avait défini trois sections pour l'Ecole: une section de psychanalyse pure, une section de recensement du Champ freudien et une section de psychanalyse appliquée.

La psychanalyse appliquée se rencontre autant dans le cabinet de l'analyste que dans la pratique en institution. Il s'agit des problèmes et des enjeux pour la psychanalyse liée à la rencontre avec des sujets qui ne sont pas pris dans le transfert analytique mais qui pour diverses raisons acceptent de s'entretenir avec un analyste. Dans ces conditions, comment la psychanalyse intervient sur le réel quand l'interprétation sous transfert n'est pas possible ? Comment élargir la pratique psychanalytique, la réinventer même, sans nous éloigner de ses principes ? La psychanalyse appliquée concerne la présence du psychanalyste hors les murs de son cabinet et dans la Cité « pour y faire valoir que d'autres solutions, plus « civilisées » que l'érection de murs ou l'élimination des différences, peuvent être inventées pour cohabiter avec l'hétéros ».¹

Francisco-Hugo Freda, comment l'Ecole soutient et participe dans l'institution que vous dirigez ?

F-HF: L'ECF assure le premier financement du CPCT. Par ailleurs, la responsabilité légale, scientifique et administrative du CPCT est garantie par un conseil d'administration. Ce conseil d'administration est formé par le conseil et le directoire de l'ECF. Le président de l'ECF est le président du conseil d'administration du CPCT.

Il y a aussi un conseil scientifique dirigé par Jacques-Alain Miller. Comme vous pouvez le constater, le soutien de l'Ecole est total.

Il s'agit d'une association 1901, cela signifie à but non lucratif en France. Les consultations sont donc gratuites et les analystes ne sont pas payés.

Ça c'est quelque chose d'original, l'acte analytique n'est pas payé.

F-HF: C'est ça l'inédit, non pas que les consultations soient gratuites sinon que les analystes acceptent de ne pas être payés, les conséquences pour notre Ecole et notre communauté d'analystes ne pourront être mesurées que dans le futur.

Qui sont les analystes du Centre ?

F-HF: Il y a des analystes membres de

l'Ecole, ceux qui ont reçu la garantie de l'Ecole. (Les AME dans notre communauté analytique.) Mais aussi des non-membres, des jeunes analystes, pour qui un programme de formation a été élaboré par Serge Cottet.²

L'autre aspect à développer, et cela en vue des discussions avec les autorités publiques, est la question de l'évaluation. Nous sommes obligés de présenter des résultats, une certaine méthode qui montre notre savoir-faire dans le champ de la santé mentale, et cela est tout à fait nouveau pour la psychanalyse.

Quelles sont les modalités pratiques du traitement ? Et pourquoi traitement et non pas cure, comme nous avons l'habitude dans nos cabinets d'analystes ?

F-HF: Il ne s'agit pas d'une cure psychanalytique. Les conditions de la consultation sont les suivantes:

1. le centre est ouvert à tout le monde, adulte, adolescent ou enfant ;
2. le traitement a une durée limitée dans le temps, en principe 4 mois, renouvelable pour autres 4 mois ;
3. il est gratuit.

Nous avons cinq langues de travail : le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien et l'arabe.

Il y a une permanence assurée tous les jours de la semaine, et nous avons une moyenne de cinq psychanalystes par jour.

Vous avez parlé au début de cet entretien de psychanalyse dans la cité. Par ailleurs, dans un autre entretien, cette fois-ci dans une revue de l'Ecole, vous vous demandiez si « le psychanalyste que produit l'Ecole peut se confronter au discours de la Cité ... au discours capitaliste ? » Pourriez-vous développer ce point ?

F-HF: Nous ne sommes plus à l'époque de Freud, la société a changé, les symptômes ont évolué, les psychanalystes ne peuvent plus continuer à être enfermés dans leur cabinet au risque de voir la psychanalyse disparaître. Si les symptômes changent au XXI siècle, le psychanalyste doit être à la hauteur de ces changements, ouvert à ce qui se passe dans la société où il tient son discours.

Le but du Centre est de permettre au tout-venant de rencontrer un analyste, rencontrer le discours psychanalytique et sa spécificité, ce qui le différencie de toute autre thérapie de la parole. Nous pourrions parler aussi d'une nouvelle modalité d'accueil du symptôme contemporain. Celui-ci se confond avec l'individu en effaçant la barre nécessaire pour le définir comme sujet. L'une des tâches de la consultation est de « symptomatiser » l'opération contemporaine qui fait du symptôme l'un des noms du sujet. C'est l'une des voies qui permettra l'inscription de la psychanalyse dans la cité.

À ce moment de notre conversation, Dominique Miller, psychanalyste membre de l'Ecole et du Centre, nous rejoint.

DM (Dominique Miller): Je viens de parler avec un groupe de médecins généralistes

qui voulaient nous rencontrer. Ils sont conscients que beaucoup de leurs patients souffrent de quelque chose d'autre que les médicaments ne suffisent pas à soigner. Ces patients là sont des névrosés pour la plupart et ils ne peuvent pas les adresser à l'hôpital psychiatrique. Il est là l'enjeu de notre Centre.

Comment est-il possible que des psychanalystes comme vous et bien d'autres, avec plus de trente ans d'expérience en privé mais aussi avec de longues années dans des institutions (Hugo Freda est aussi le Directeur d'un centre pour toxicomanes à Reims) soient si passionnés par cette expérience ?

DM et F-HF: Vous le voyez bien, c'est une aventure ...

Centre psychanalytique de consultations et de traitements (CPCT)

40 rue de Chabrol,
3e étage, escalier A

75010 Paris

Téléphone : (33) 1 40 22 01 69

Le CPCT est ouvert du lundi au vendredi, accueille les demandes de consultation ou de traitement, avec ou sans rendez-vous, et à titre gratuit.

Quelques antécédents du CPCT

Il y a eu par le passé des institutions créées et dirigées par des psychanalystes, orientant celles-ci en fonction de la psychanalyse, avec des modalités et des destins différents. Pour en citer quelques-unes : la Tavistock Clinic, La Borde, Bonneuil.

Les institutions mentionnées ont laissé de traces aussi bien dans la psychanalyse que dans l'histoire de la psychiatrie, fût-ce sous le label d'antipsychiatrie. Car, une des préoccupations lors de leur création était l'apport et la contribution faite à la psychiatrie.

Clinique de la Borde. Depuis 1953, cette clinique part de l'idée que l'établissement psychiatrique, qu'il soit dans ou hors les murs, est malade. Malade de sa dépendance financière vis-à-vis des structures étatiques; malade du fait des nécessités inhérentes à sa gestion même (administration, statuts); malade du fait de la fonction qu'il assure pour la société. La question clé pour les fondateurs de cette clinique est: Que peut alors devenir un « malade », psychotique ou simplement « fragile », ballotté dans cette maladie du groupe, pris dans un engrenage qui vise à le sérialiser? Ni survivante d'un passé hospitalo-centriste révolu ni communauté thérapeutique « dans le vent », la clinique de la Borde tient compte de cette problématique, sans que pour autant elle puisse la supprimer. Il leur apparaît néanmoins nécessaire de l'exprimer et de la travailler pour pouvoir s'adresser à un sujet et non aux artefacts sociaux qu'il traîne avec lui. Les structures de la clinique se remanient sans arrêt sur l'argument: il s'agit bien plus de déjouer des pièges que d'accéder à une organisation idéale. Quelques opérateurs comme liberté de circulation, nécessité de lutter contre le cloisonnement et la hiérarchie massive, la ségrégation et l'uniformisation, pour permettre chez celui dont il est souvent plus facile de dire qu'il n'a « pas de désir » l'apparition de réseaux de relations et d'échanges et de lieux propres à

l'émergence de sa plus extrême singularité.

La Tavistock Clinic. Depuis son ouverture en 1920, elle se penche sur les relations humaines et sur leur développement selon une approche psychanalytique. Centre de consultations et de soins, elle devient aussi dès 1930 un centre de formation et de recherche.

Dans les années 48 se développe l'intérêt porté au développement émotionnel de l'enfant. A cette époque, Esther Bick, psychanalyste travaillant en étroite collaboration avec Mélanie Klein, met en place à la Tavistock, le premier séminaire de travail sur « l'observation du développement émotionnel du nourrisson ». Ce séminaire s'adresse alors aux psychothérapeutes d'enfants.

En 1960, ce travail d'observation s'avère pour ces derniers si riche d'enseignements qu'un Cours d'Observation est créé ouvert à toutes les professions médico-sociales et au corps enseignant. En 1979, le Cours se développe dans plusieurs villes d'Italie, en Espagne, à Sao Paulo du Brésil, à Sydney en Australie, à Larmor-Plage en France. Le centre londonien dispense aussi de nombreuses autres formations, souvent en lien avec l'université, qui sont suivies chaque année par quelque 1.200 professionnels de toutes origines: service de santé, service social, enseignement et autres ministères.

Bonneuil. L'école expérimentale de Bonneuil est fondée en 1969 par Maud Mannoni, psychanalyste née en Belgique. L'école est un lieu d'accueil pour des enfants débiles et arriérés profonds. C'est en tant que praticienne non médecin que Maud Mannoni subvertit un domaine réservé jusque-là à la psychiatrie classique et médicalisante. Affinant le registre de la psychose infantile tout en menant les combats politiques au sein de la santé mentale rendus nécessaires pour l'existence de cette institution qui s'affiche comme un « lieu de vie », on voit d'emblée la dialectique nouvelle entre théorie et pratique qui s'opère dans la psychanalyse quand celle-ci se trouve déplacée.

Pour Maud Mannoni, la sécurité des fous était envisagée uniquement dans de lieux précaires ou de repli, où l'enfant comme sujet désireux n'est pas pris en considération. Il est question pour elle de rendre la parole à l'enfant. Elle crée dans cette logique, à partir de la situation des enfants exclus, l'institution éclatée, soumise à la castration sociale, ouvrant des espaces potentiels permettant que quelque chose de la folie puissent se rejouer entre enfants et adultes.

Aujourd'hui, devant la démission de la psychiatrie face aux avancées pharmacologiques et son renoncement à une clinique du sujet et les remaniements du système de santé publique qui tendent à éliminer l'approche psychanalytique, les psychanalystes doivent réfléchir sur la place de la psychanalyse dans les institutions de soins.

Beatriz Premazzi

Notes

¹ "Psychanalyse, dans et hors les murs", éditorial par Christine le Boulengé, revue La Cause Freudienne, N° 54, juin 2003.

² Psychanalyste, membre de l'Ecole de la Cause Freudienne, professeur à l'Université Paris VIII, département de psychanalyse.



Lectures critiques

Le neveu de Lacan - L'effet du lecteur

Le livre de Jacques-Alain Miller, *Le neveu de Lacan*, est sorti hier, 17 mars, en librairie.*

Voilà un écrit en forme de satire, d'où l'on ne ressort plus très sûr de ce qu'est au fond une satire. Étonné. Un mélange sans doute, mais où justement rien ne se mélange, comme dans le jazz, et où ce qui apparaît une chose en devient deux, voire aucune de connue, ou une chose nouvelle, quelque chose à plusieurs faces avec plus de trois dimensions, puisque cela s'écrit en temps réel. Mais sur un mode achronique, aussi bien dans plusieurs « temps » différents: aujourd'hui, hier, en 95, en 72, au siècle dernier, en 2007. Avant devient alors l'avenir et ce que d'aucuns veulent nous faire passer pour moderne apparaît l'écho d'une très vieille histoire. Le souvenir n'apparaît pas quand on se retourne mais lorsqu'on pousse une porte, vers l'avant, comme c'est toujours le cas dans l'analyse.

Le dictionnaire, pour « mélange » dit « action de mêler, de se mêler », à quoi peut toujours répondre le « de quoi je me mêle ! » du surmoi. Mais qui se mêle de quoi ? « Lui », « moi », Eusèbe, eux, un philosophe, un psychanalyste inspiré par Dionysos, le dieu du masque, dieu du rire ? « J'ai sanctifié le rire : ô vous, les hommes supérieurs, apprenez donc - a rire » (Nietzsche).

Les psychanalystes doivent-ils se mêler de politique ? Qui d'autre qu'un psychanalyste pourrait montrer que le signifiant, les symboles sont bien du réel et qu'ils ne nous mènent pas aux larmes ? Certes, mais lequel saura alors témoigner de l'embrouille, autre version du mélange, où nous tiennent ces signifiants, ces discours ?

Mais d'une embrouille dont il suffit de tirer le bon fil sans le lâcher pour que la figure change, pour que le pire nous sourie. Cet ouvrage le montre, les figures ne se dévoilent pas, elles se font, se défont, elles produisent des découvertes, non de ce qui était recouvert, mais de ce qui se dessine brusquement, si l'on choisit d'intervenir et non de se contenter de regarder ou d'écouter. N'entend que celui qui sait répondre.

Au fond, cela renouvelle le « droit d'ingérence », celui dont s'autorisent, pour vouloir « classer » les autres, ceux qui seraient rassurés par un monde où, nord et sud, est et ouest, droite et gauche reviendraient enfin à leurs places par le miracle du droit,

substitué au politique. Mais il y a en effet un autre sens de ce droit qui ne vaut que si on l'exerce, le droit d'intervenir dans les discours qui a priori ne sont pas les vôtres.

Le moyen premier de cette intervention est celui de se faire lecteur, lecteur de ce qui ne cesse pas de s'écrire sans qu'on le lise, par exemple que religion s'écrit depuis toujours reeligion, religion du réel, mais pour le protéger, plus que pour le rencontrer.

Le hobby de Jacques-Alain Miller : « Acheter des livres; les lire ». Tout est après le point-virgule. Cela ne dit pas ce qu'est lire, mais c'est un exemple de lecture. Barthes avait dit que lire suppose écrire. Mais ici le lisible le plus courant, le journal, comme le plus rare, est lu à partir de l'illisible : Lacan, mais aussi le symptôme que l'on est.

Lire des livres qui ne vont pas sans des gens, des gens qui les ont lus, vous les passent, vous les offrent, en parlent, à qui vous en parlez, des gens qui les ont écrits, critiqués, des gens que l'on invente, et surtout sans cet autre qu'est soi-même... Des gens bien vivants ou morts depuis longtemps, comme les poètes. Baudelaire est là, et aussi Stendhal, un peu comme s'ils s'ébrouaient de la terre (de la boue ?) dont on les recouvre, pour intervenir eux aussi dans le débat.

Inventeur du moderne, le poète ne l'est pas. Il ne saurait l'être, moderne, en effet, puisqu'il a charge de pousser, par son poème, ce qu'il a produit vers le passé, pour mieux déterminer l'avenir. Celui qui veut du post- ou du néo- ne saisit pas que le neuf sera toujours d'avant le moderne, à la condition d'avoir ce « pas » d'avance que Freud exige du psychanalyste ; c'est l'avant-garde qui passe et ne survit pas car elle se perd dans sa hâte du nouveau. Au fond, qui saisit que le « vrai » moderne n'est pas le goût du jour, ni de la veille ou du lendemain, mais le goût d'avant aujourd'hui parce que c'est une cause et non un état stable, insaisissable ? Cause de l'aurore et de ceux qui la voient, la disent et la font pour une part. Cela contraste avec la dénonciation de l'ancien et le « ressentiment ».

Ces aurores-là durent et elles

échappent aux temps, elles deviennent inoubliables, à la condition qu'on ne s'emploie pas trop à les effacer du paysage par goût de « l'ordre », d'un ordre qui ne laisserait plus de place à ceux qui, eux, l'ont inventé, sans toujours le savoir, il y a longtemps. Les psychanalystes « sont condamnés à parler de ce qu'ils ne voient pas », cela devrait les pousser à un effort de poésie, comme le propose Jacques-Alain Miller.

Le temps des réquisitoires est peut-être en train d'amorcer son déclin, alors qu'il commence son essor, si nous lui préférons le dithyrambe, cher au dieu enfant, au danseur, au dieu du lierre, toujours vert, qui se rit de ceux qui le déchirent. Dieu de la vie, de ce qui se crée toujours dans cette hybridation fondamentale qu'est l'éros qui la porte.

Nietzsche, dans un de ses dithyrambes de Dionysos intitulés « De la pauvreté du plus riche », écrivait ces vers :

Aujourd'hui, je tends la main
vers les boucles du hasard,
assez malin
pour le flouer, ce hasard,
le mener comme un enfant,
aujourd'hui, je ferai bon accueil
à tout - même malvenu!

Mais le plus présent dans ce livre est le « rire muet », celui qui réjouit avant tout l'auteur du Witz, communicatif, mais toujours énigmatique aussi pour l'auditeur ou le lecteur, invité à le partager dans le temps d'après. C'est peut-être le meilleur signe de la « traversée des apparences ». (Philippe La Sagna)

L'extimité de la psychanalyse

Voilà un livre inattendu dans le panorama actuel de la psychanalyse, mais aussi dans le champ littéraire des essais. Jacques-Alain Miller réitère le pari de ses *Lettres à l'opinion éclairée*¹, tout en multipliant ses moyens. Le livre se présente comme une satire, terme que l'étymologie, après quelques confusions, a établi comme étant une forme tardive de satura (« macédoine, mélange »). Et c'est bien de cela qu'il s'agit - il comprend d'ailleurs une « entrée » qui s'appelle, justement, « Vigueur hybride ». Cette vigueur combine les formes du journal, du monologue, de l'invention d'un tiers, du

cours magistral, des annotations en marge de l'essai. Pas uniquement. C'est le commentaire politique, l'annotation érudite et la comparaison malicieuse. Cette forme particulière de satura paraît être aux antipodes de la suture du début². Nous lisons cependant : « Que vaut le signifiant ? Il ne vaut que ce qu'il cerne, enserre, produit, de jouissance. Tout, le reste est littérature. C'est la leçon de Zerline : mathème et je t'aime. »³

Cette satire pourrait aussi se lire au sens d'Anthony Grafton, comme série de notes sur notre actualité (voir, par exemple, l'entrée appelée « Mégère modernité »).

Dans son cours du 12 mai 1971, Jacques Lacan parle du symptôme et de la politique, en tant que passible d'interprétation. Dans la phrase suivante, moins connue, il propose de tirer de l'écriture un autre parti, « différent de celui des tribuns ou du tribunal, afin qu'y jouent d'autres mots. » C'est ce que fait Jacques-Alain Miller, tirer un autre parti, faire jouer d'autres mots. Pour cela, il se sert de trente entrées différentes transformant Daniel Lindenberg en un détail agrandi qui, comme dans les rêves, ouvre la connexion avec certaines voies auxquelles des représentations plus évidentes ne permettent pas d'accéder.

L'ouvrage « Le rappel à l'ordre de Lindenberg », qui annonce pour thème les nouveaux réactionnaires, en vient ainsi à dévoiler son contraire, sa proposition des « nouveaux progressistes ». Le neveu de Lacan, comme son antécédent le neveu de Rameau écrit par Diderot, ne se laisse pas identifier facilement. C'est l'efficace de ses diverses tactiques narratives. Carl Schmitt, mais aussi Voltaire (pour dire que la psychanalyse n'est pas voltairienne, mais cartésienne). Le tombeau de l'homme de gauche, Kafka père et fils. Le discours de la science, mais aussi le génie de la nation.

Il comporte un glossaire, d'inspiration borgésienne. Un contrepoint moi / lui porte en exergue une phrase de Borges : « No sé cuál de los dos escribe esta página. »⁴. Elle est extraite d'un petit récit de Borges intitulé « Borges et moi ». Ici, le nom est devenu « lui », la non personne qui, dans ce contrepoint portant le titre du livre, ouvre le rideau sur les



« personnages » en scène.

« Les nouveaux progressistes, écrit Jacques-Alain Miller, démontrent une détestation profonde pour l'usage oraculaire du signifiant, qui suppose qu'un signifiant se détache du système, de l'ensemble de tous les signifiants, et, corrélativement, que certains noms propres se détachent, tandis que se poursuit le moutonnement indéfini du bla-bla.»⁵

Il faut cependant mettre en relation les explications lumineuses que déploie Miller tout au long de son livre, avec la diversité du livre lui-même : la question n'est pas de théoriser le scandale, mais de le réaliser.

Et, dirons-nous, ce qui fait scandale pour les nouveaux progressistes, c'est le concept de répétition, tant en politique que dans la clinique,

puisqu'il vient en opposition aux croyances en l'autonomie de l'individu et en quelque progrès que ce soit. La régulation homéostatique de la société et des intérêts de l'individu vise à supprimer cette répétition, qui se présente comme au-delà de ce qui est fonctionnel. La répétition contrarie aussi l'idée romantique de création. « Un marché, dit Miller, est proposé à la psychanalyse par le Faust moderne : comme thérapeutique, tu es recevable. Si tu veux le bien, si tu fais du bien [...]»⁶ - si elle se montre utile. Une séparation qui date au moins de Saint Augustin revient dans l'actualité sous la forme de l'opposition entre l'utile et une jouissance qui ne sert à rien. Face à celle-ci, le discours de l'homéostasie montre sa face totalitaire : il veut éliminer tout ce qui fait obstacle à la réalisation de sa tendance à la moindre tension - répétition,

jouissance, bla-bla. Eros, disait Freud, nous complique la vie.

Enfin, la satire dit : A n'est pas plus que B, A n'est que B. Que chacun découvre où est la satire, qui peut rendre les discours plus sensés que ceux qu'on a l'habitude de construire sur de telles formules.

Je dirai pour ma part que, dans l'une de celles-ci, les nouveaux progressistes sont une exigence du nouveau Faust, tenté par de fragiles fonctionnalités.

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que la psychanalyse est extime à leurs argumentations.

Germán García

A propos du livre de Philippe Lacadée

Lacadée, Ph. 2003. « Le malentendu de l'enfant : Des enseignements psychanalytiques de la clinique avec les enfants ». Ed. Payot: Lausanne.

Philippe Lacadée, psychiatre, psychanalyste à Bordeaux, est membre de l'AMP, de l'Ecole de la cause freudienne et de l'EEP. Depuis plusieurs années il collabore avec l'ASREEP par ses conférences et son engagement, et il a contribué activement à la création du premier Laboratoire CIEN (Centre Interdisciplinaire de l'Enfant) en Suisse.

Dans la première partie, cet ouvrage parcourt avec rigueur l'oeuvre de S. Freud et l'enseignement de Jacques Lacan sur la psychanalyse avec les enfants. A la lumière du cas du Petit Hans et du Séminaire V de J. Lacan « La relation d'objet », ce retour à Freud par J. Lacan permet d'aborder un premier malentendu de praticiens de l'analyse qui ont accordé une place prépondérante à la théorie de la relation d'objet et aux thèses sur l'adaptation de l'enfant à son environnement. Bien au contraire l'objet est un objet à jamais perdu et sa recherche renvoie au manque d'objet, manque inhérent à l'être humain.

Ph. Lacadée nous rappelle que le malentendu est fondement du discours inter-humain et que l'enfant rencontre ce

malentendu dès sa naissance : la langue fait défaut et crée une insécurité langagière. Pourtant, Freud crée une pratique basée sur la parole : la psychanalyse qui utilise la parole comme médiateur entre deux sujets et la psychanalyse d'enfants est née de l'écoute attentive du petit Hans à travers son père. Hans crée un symptôme phobique, le cheval, un substitut du père, une solution à l'angoisse. Cette angoisse trouvait naissance dans son corps, dans la peur de l'excitation et la jouissance.

L'enfant « mis en question » par la psychanalyse est celui par où le scandale arrive en 1905 avec les « Trois Essais sur la Théorie Sexuelle » de S. Freud : la découverte de la sexualité infantile. Ph. Lacadée rappelle que cette sexualité concerne avant tout la relation avec son propre corps, l'autoérotisme et qu'elle implique une jouissance, une satisfaction, qui ne concerne pas l'autre sexe : l'exemple du suçage du pouce est un exemple de cette jouissance.

L'observation du petit neveu de Freud et son jeu de bobine avec les signifiants Fort-Da pour nommer la présence et l'absence est éclairée par la lecture de J. Lacan : sa bobine est une partie de lui-même qui se détache et crée une opposition signifiante,

début de symbolisation.

Ph. Lacadée nous parle de l'enfant « lacanien », celui qui arrive « comme un immigré au pays de la parole » avec la discordance du malentendu et « traumatisé » car il y a un trou dans sa compréhension de choses ou de mots qu'il reçoit de l'Autre, un trou dans le savoir, « un manque inexorable ».

Le livre aborde également l'enseignement d'une nouvelle pratique créée par le CIEN : les laboratoires de recherche qui réunissent un groupe de participants autour d'un champ de recherche et la pratique de Conversations, une proposition de lien nouveau dans le champ social et l'éducation. Le but étant de faire une offre de parole « là où ça ne parle pas ». Ces Conversations, orientées par la présence et l'engagement actif de psychanalystes, sont menées avec des partenaires d'autres disciplines (enseignants, éducateurs, psychologues, juges pour enfants, conseillers en orientation, etc.) en contact avec des enfants ou des adolescents pour traiter des impasses, échecs scolaires, violences. Ces Conversations comportent une rencontre avec les jeunes et une écoute attentive de leur parole. Dans un exemple cité par Lacadée, Farida, une

Note

* Ce texte paru dans la Revue de La Cause Freudienne (juin 2003, 54) est publié avec l'aimable autorisation de Germán García

Références

Miller, Jacques-Alain, Le neveu de Lacan, Paris, Verdier, 2003, 380 pages.

¹ Miller J.-A., Lettres à l'opinion éclairée, Paris, Seuil, 2002.

² Cf. Miller J.-A., « La suture », Un début dans la vie, Paris, Gallimard, coll. Le promeneur, 2002, pp. 94-115.

³ Miller J.-A., Le neveu de Lacan, op. cit., p. 375.

⁴ Ibid., p. 63.

⁵ Ibid., p. 140.

⁶ Ibid., p. 136.

jeune en échec, parvient à exprimer une plainte au cours d'une conversation organisée par son professeur. Cet Autre, parvient à entendre ce qu'il y a au-dessous de son échec à dire. Le travail avec Farida va radicalement changer à la suite de cette rencontre.

La rencontre avec des adolescents dans le cadre de conversations organisées par le CIEN, permet à Ph. Lacadée de souligner l'importance de « la demande de respect », un des noms du symptôme actuel des adolescents. Cela est fort intéressant dans le contexte actuel du débat sur la violence et la difficulté du travail auprès de jeunes. Cette pratique ouvre une nouvelle présence du psychanalyste dans la cité.

Dans son livre, Ph. Lacadée développe avec rigueur et clarté la richesse de l'orientation lacanienne dans la clinique avec les enfants avec des références littéraires et d'autres auteurs psychanalystes qui rendent très attractive la lecture de ce livre. Il approfondit donc les concepts fondamentaux de la psychanalyse avec clarté et son ouvrage est un enseignement pour les lecteurs.

Nelson Feldman

L'année Psychanalytique Internationale

Une nouvelle publication psychanalytique en langue française voit le jour : il s'agit de « L'Année psychanalytique Internationale »¹, qui vient d'apparaître, éditée en Suisse. Cette revue est une sélection d'articles de The International Journal of Psychoanalysis, revue britannique internationale fondée par Ernest Jones en 1920. Le but de cette revue est le même que celui de deux publications similaires qui existent depuis quelques années en langue espagnole et portugaise éditées en Amérique Latine. Le rédacteur en chef de « L'Année psychanalytique Internationale » est Jean-Michel Quinodoz, la rédactrice responsable Florence Guignard et le secrétaire Luc Magnenat. Il semblerait que l'avant propos de la rédactrice responsable veut donner un cadre théorique à cette publication. Le seul ennui est que ce « cadre » est tout à fait discutable et devrait certainement nourrir des débats qui n'ont pas toujours lieu. La rédactrice définit la psychanalyse comme le processus qui va du narcissisme à la relation d'objet grâce à la répétition dans la relation transférentielle d'une régression produit de manière expérimentale par le cadre analytique (les italiques lui appartiennent). Par-dessus le marché, la rédactrice nous rappelle que « depuis un demi-siècle, les études sur le contre-transfert ne laissent pas de doute sur le fait que l'activité psychique du psychanalyste emprunte également, de façon continue et sur un mode qui lui propre... »² un matériel qui détermine l'évolution de la cure. Il n'est pas inutile de rappeler que ces « études » existent depuis « un demi-

siècle », car Freud n'a jamais évoqué une telle idée et a plutôt introduit le contre-transfert pour mettre en garde les psychanalystes contre la tentation de céder à ses préjugés lors de chaque cure. Bref : traiter du contre-transfert était une autre manière, pour Freud, de rappeler aux analystes qu'ils devaient, avant tout, faire eux-mêmes une analyse. Cet avant-propos de la rédactrice responsable commence avec un titre qui ne peut être mieux choisi pour lancer un débat « Le psychanalyste, entre communication privée et transmission ». En effet, Jacques Lacan a créé le dispositif de « la passe » pour que ceux qui veulent devenir analystes arrivent à formaliser leur expérience en tant que patients et puissent ainsi la formaliser et la rendre transmissible. Lacan a aussi beaucoup insisté pour que l'on puisse rendre compte, cette fois-ci en tant qu'analyste, d'une cure analytique afin de rendre l'expérience analytique « transmissible ». Il est clair que nous nous trouvons là aux antipodes du contre-transfert, : « j'ai sens que mon Œdipe a déterminé le transfert oedipien du patient », etc. Dans une démarche scientifique, ce genre de propos est inadmissible et « l'Œdipe de l'analyste » ne peut être que son propre préjugé à l'égard de l'Œdipe, ce qu'il doit « analyser » avec son propre analyste. Il est clair que les concepts psychanalytiques que la rédactrice responsable a mis en italiques doivent rester : ils ne vont pas de soi.

L'Année psychanalytique Internationale est un très beau volume de 219 pages. Des différents auteurs, beaucoup d'origine outre-Atlantique, nous

Abonnements

Les personnes qui désirent s'abonner pour 3 numéros/an versent le montant de **CHF 15.-** (étranger : **13 ***) à :
Banque cantonale vaudoise, 1001 Lausanne, compte 10-725-4, en faveur de: ASREEP, L5003.34.82, mention: abonnement.
Pour les membres et amis de l'ASREEP, l'abonnement est compris dans la cotisation.

Adresse de la rédaction

Olivier Salamin
ENCORE la psychanalyse
Rte de Châloie 22
3973 Venthône
e-mail : osalamin@netplus.ch
Tél. : ++41 (079) 274 54 31

font part de leur érudition, leur intérêt et leur connaissances cliniques : il s'agit d'une série d'articles du volume 83 de The International Journal of Psychoanalysis de l'année 2002. Dianne Casoni écrit « Jamais deux sans trois », Henry Smith nous parle de « La création du processus analytique », Michael Robbins écrit « Le langage dans la schizophrénie et le monde du délire » où il évoque un cas très intéressant de psychose traité par un psychanalyste mais où, nous semble-t-il, il réduit un peu trop le langage à la communication. Dans tout cas, il confirme dans son expérience ce que Lacan a toujours soutenu à l'égard du psychotique : à différence du névrosé, il ne peut pas utiliser le langage comme une défense contre le réel pulsionnel - au contraire, le langage lui-même devient ce réel. Ricardo Bernardi dans « La psychanalyse mérite une véritable controverse (Les débats sur Mélanie Klein et Jacques Lacan dans le Rio de

la Plata) » se plaint du fait que dans le Rio de la Plata il n'y a pas un « véritable débat » entre les différentes théories et courants psychanalytiques... de notre côté, nous pensons que c'est déjà pas mal qu'il y en ait un - lequel doit abriter quelque chose de véritable : ce n'est pas tellement le cas en Europe où, généralement, il n'y a pas de débat du tout (ni faux ni véritable). Joseph Aguayo présente une étude intéressante intitulé « Un regard neuf sur les affinités cliniques entre Mélanie Klein et D. W. Winnicott », où il met au premier plan les affinités théoriques entre les deux auteurs, mais surtout il met en évidence la qualité clinique de ces deux praticiens. A ne pas oublier non plus un commentaire d'Hanna Segal sur le livre de Julia Kristeva « Le génie féminin, tome 2 - Mélanie Klein », où Kristeva nous rappelle le lien solidaire qu'il y a entre la femme et la psychanalyse. Et cette liste n'est pas exhaustive. Nous saluons donc cette

nouvelle publication psychanalytique qui, nous espérons, aura le succès des autres publications hispaniques et portugaises, même si elle arrive avec quelque retard. Nous saluons aussi le fait que cette publication francophone voit le jour en Suisse, lieu excentrique par rapport à l'historique axe Londres-Vienne ou encore le non moins historique New-York-Paris. Nous espérons aussi que L'Année psychanalytique Internationale n'oubliera pas qu'elle doit savoir promouvoir « la peste » dans un monde qui est de plus en plus très enclin à obtenir sa guérison.

Juan Pablo Lucchelli

XXXII^{èmes} Journées d'études de l'ECF

« La séance courte »

25 et 26 octobre 2003 à Paris

Renseignements : 0033 1 45 49 02 68
www.causefreudienne.org

Notes

¹ L'Année Psychanalytique Internationale », Editions Médecine et Hygiène, Genève, 2003.

² Guignard, F., « Naissance de l'Année Psychanalytique Internationale », op. cit., p. 1.